lorsqu'il en était sorti, au milieu des soupirs de la foule qui n'osait parler. » ROGERS.

[12] Le vieux Foscari ne mourut point dans le palais, mais dans sa propre maison, non aussitôt après être descendu par l'escalier des Géants, mais un jour plus tard, en entendant, dit M. de Sismondi, le son des cloches qui sonnaient en actions de grâces pour l'élection de son successeur. Il mourut subitement d'une hémorrhagie causée par une veine qui éclata dans sa poitrine.

« Un peu avant que je n'eusse atteint l'âge de seize ans, » dit lord Byron, « je fus témoin d'un accident pareil qui arriva à une jeune personne à la suite d'émotions diverses; elle ne mourut pas cependant sur-le-champ, mais elle succomba, plusieurs années après, d'une seconde rupture de vaisseau. » Voir *Don Juan*, c. VI, st. 59.

[13] Par un décret du Conseil, les insignes du souverain pouvoir, dont le doge s'était dépouillé lors de sa déposition, lui furent rendus à sa mort; il fut enterré avec toute la magnificence d'usage, dans l'église des Mineurs. Le nouveau doge était rangé dans la suite parmi les pleureurs.

[14] *L'ha pagata*. Historique. Voir l'*Hist. de Venise*, par Daru. Le manuscrit original donne ici les deux vers qui suivent :

« LE CHEF DES DIX. Quelle était cette dette ?

« LOREDANO. Une dette juste et ancienne qu'il avait contractée envers la nature « et envers moi. »

Ils furent ajoutés par M. Gifford. Sur la marge du manuscrit, lord Byron avait écrit : « Si le dernier vers paraît obscur à ceux qui ne se rappellent pas que dans le premier acte Loredano parle de la dette qu'il avait inscrite sur son livre : « Doit le doge Foscari, pour la mort de mon père et celle de mon oncle, » vous pouvez ajouter :

« LE CHEF DES DIX. Que vous devait-il ?

« LOREDANO. Sa vie et celle de son fils en expiation de la mort de mon père et de « mon oncle. »

« Mais d'où venait cette haine mortelle qui produisit tous ces malheurs, la haine de Loredano ? C'était un legs que lui avait laissé son père, qui, avant Foscari, avait régné à Venise, et, comme le venin dans la queue du serpent, cette haine grossit et s'accrut peu à peu. Lorsque son père mourut, le bruit se répandit : « *Mort empoisonné !* » Ces paroles l'effrayèrent comme si elles s'étaient échappées du tombeau de son père; il les grava sur le marbre ou la pierre funéraire, et, comme un marchand, il inscrivit sur son livre, parmi les débiteurs qu'il ne devait oublier ni jour ni nuit : « Poursuivre *Francesco Foscari* pour la mort de mon père, » laissant le reste en blanc, afin de le remplir plus tard. Lorsque le noble cœur de Foscari eut enfin cessé de battre, il prit le volume avec le même sang-froid, et remplit ainsi le blanc : « Il m'a payé. » Vous qui de jour en jour avez médité et poursuivi une vengeance impitoyable, attendant que l'heure sonne d'aiguiser vos dents, et comme ce Pisan qui rongea le crâne chevelu de celui qui l'avait offensé, si c'est votre droit, vengez-vous, mais craignez de léguer votre vengeance à vos enfants. » ROGERS.

LE

DIFFORME TRANSFORMÉ[1],

DRAME EN TROIS PARTIES.

AVERTISSEMENT.

Cet ouvrage est tiré en partie du *Faust* du grand Goethe, en partie d'un roman intitulé *les Trois Frères*[2], publié il y a déjà quelques années, et auquel M. Lewis avait emprunté précédemment *le Démon des Bois*. L'auteur ne donne aujourd'hui que les deux premières parties et un chœur de la troisième partie ; le reste paraîtra peut-être dans la suite.

PERSONNAGES.

L'INCONNU, ensuite CÉSAR.
ARNOLD.
BOURBON.
PHILIBERT.
CELLINI.
BERTHE.
OLYMPIE.
ESPRITS, SOLDATS, CITOYENS DE ROME, PRÊTRES, PAYSANS, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

SCÈNE Ire.

Une forêt.

ARNOLD arrive avec sa mère BERTHE.

BERT. Va-t'en, bossu !

ARN. Je suis né comme cela, ma mère[3].

BERT. Va-t'en, incube ! cauchemar ! seul avorton de sept fils que j'ai eus.

ARN. Plût au ciel que j'eusse été un avorton, et n'eusse jamais vu la lumière !

BERT. Oui, plût au ciel ! mais puisque tu l'as vue, — va-t'en, — va t'en, et fais de ton mieux. Ton dos peut porter une charge; il est plus haut, sinon aussi large, que celui des autres.

ARN. Il porte son fardeau ; — mais mon cœur soutiendra-

t-il celui dont vous l'accablez, ma mère? Je vous aime, ou du moins je vous aimais; vous seule dans la nature pouvez aimer un être tel que moi. Vous m'avez nourri, — ne me tuez pas!

BERT. Oui, — je t'ai nourri parce que tu étais mon premier né, et je ne savais si je donnerais le jour à un second fils moins laid que toi, caprice monstrueux de la nature! Mais va-t'en, et ramasse du bois.

ARN. J'y vais; mais quand je reviendrai, parlez-moi avec bonté. Quoique mes frères soient beaux et forts, et aussi libres que le daim auquel ils donnent la chasse, ne me repoussez pas; eux et moi, nous avons été nourris du même lait.

BERT. Tu as fait comme le hérisson, qui vient pendant la nuit téter la mère du jeune taureau, en sorte que la laitière trouve le lendemain matin les mamelles taries et le pis malade[4]. N'appelle pas mes autres enfants tes frères! ne m'appelle pas ta mère; car si je t'ai enfanté, j'ai fait comme la poule imbécile qui parfois fait éclore des vipères en couvant des œufs étrangers. Va-t'en, magot, va-t'en! (*Berthe s'éloigne.*)

ARN. (*seul*). O ma mère! — Elle est partie, et je dois exécuter ses ordres. — Ah! je le ferais avec plaisir si je pouvais seulement espérer en retour un mot de bonté. Que faire?

(Arnold se met à couper du bois; tout en travaillant, il se blesse à la main.)

Voilà que je ne pourrai plus travailler du reste de la journée. Maudit soit ce sang qui coule si vite! car maintenant une double malédiction m'attend à la maison; — quelle maison? Je n'ai point de maison, point de parents, point d'espèce. — Je ne suis point fait comme les autres créatures, ni destiné à partager leurs jeux et leurs plaisirs. Dois-je donc saigner comme elles? Oh! que ne peut chacune de ces gouttes en tombant à terre, en faire naître un serpent qui les morde comme elles m'ont mordu! Oh! que ne peut le démon, auquel on me compare, venir en aide à son image! Si j'ai sa laideur, pourquoi pas aussi son pouvoir? Est-ce parce que je n'ai pas la volonté? Il suffirait d'un mot bienveillant

de la bouche de celle qui m'a donné la vie pour me réconcilier avec mon aspect odieux. Lavons ma blessure.

(Arnold s'approche d'un ruisseau et se baisse pour y plonger la main; tout à coup il recule.)

Ils ont raison; et dans ce miroir de la nature je me vois tel qu'elle m'a fait. Je ne veux plus arrêter mes regards sur cette vue, et j'ose à peine y penser. Hideuse créature que je suis! les eaux elles-mêmes semblent me railler en reproduisant mon horrible image, — qu'on prendrait pour un démon placé au fond de cette source pour empêcher les troupeaux de venir y boire. (*Il garde un moment le silence.*) Et continuerai-je à vivre, à charge à la terre et à moi-même, objet de honte pour celle qui m'a donné le jour? Ce sang qui coule si abondamment d'une simple égratignure, essayons de lui ouvrir une plus large issue, afin que mes maux s'écoulent pour jamais avec lui; rendons à la terre ce corps odieux, composé de ses atomes; qu'il se dissolve, qu'il retourne à ses éléments primitifs, qu'il prenne la forme n'importe de quel reptile, pourvu que ce ne soit pas la mienne, et qu'il devienne un monde pour des myriades de nouveaux vermisseaux! Voyons si ce couteau tranchera mon existence, et coupera cette tige flétrie de la nature, comme il a coupé la verte branche de la forêt.

(Arnold fixe son couteau en terre, la pointe en l'air.)

Le voilà placé, et je puis me précipiter sur sa pointe. Mais encore un regard à ce beau jour qui ne voit rien d'aussi hideux que moi, et à ce doux soleil qui m'a réchauffé, mais en vain. Les oiseaux! oh! comme ils chantent gaiement! qu'ils chantent, car je ne veux point qu'on me pleure; que leurs plus joyeux accords soient le glas de mort d'Arnold, les feuilles tombées, mon monument, et le murmure de la source voisine, ma seule élégie. Mon bon couteau! tiens-toi ferme pendant que je vais m'élancer sur toi!

(Au moment où il va pour se précipiter sur le couteau, son regard est tout à coup arrêté par un mouvement qu'il aperçoit dans le ruisseau.)

L'onde se meut sans qu'aucun vent ait soufflé; mais changerai-je ma résolution pour une eau qui s'agite? La voilà qui se meut encore! Ce n'est pas l'air, il me semble,

qui lui communique ce mouvement, mais je ne sais quelle puissance souterraine du monde intérieur. Que vois-je? un brouillard? rien de plus!

(Un nuage s'élève de la source. Arnold le contemple, le nuage se dissipe, et un grand homme noir s'avance vers lui.)

ARN. Que veux-tu? parle! Es-tu un esprit ou un homme?

L'INCONNU. Puisque l'homme réunit les deux natures, pourquoi un même mot n'exprimerait-il pas ces deux choses?

ARN. Ta forme extérieure est celle de l'homme, et cependant tu peux être un démon.

L'INC. Tant d'hommes le sont, ou passent pour tels, que tu peux me placer sans inconvénient dans l'une ou dans l'autre de ces catégories. Mais voyons : tu veux te tuer, — achève.

ARN. Tu es venu m'interrompre.

L'INC. Quelle résolution que celle qui peut être interrompue! Si j'étais le diable, comme tu le crois, un moment de plus, et ton suicide t'aurait livré à moi pour toujours; et pourtant c'est ma venue qui te sauve.

ARN. Je n'ai pas dit que tu étais le démon, mais que ton approche ressemblait à la sienne.

L'INC. A moins de le fréquenter (et tu ne sembles guère accoutumé à te trouver en si bonne compagnie), tu ne peux dire comment est son approche; quant à son aspect, jette les yeux sur cette onde, puis sur moi, et juge lequel de nous deux a le plus de ressemblance avec l'être au pied fourchu qui fait l'épouvante du vulgaire.

ARN. Prétendrais-tu, oserais-tu me railler de ma difformité naturelle?

L'INC. Si je reprochais au buffle son pied fourchu, ou à l'agile dromadaire sa bosse sublime, ces animaux seraient charmés du compliment; et cependant ils sont plus agiles, plus forts, ils ont plus de puissance d'action et de résistance que toi et que tous les êtres les plus courageux et les plus beaux de ta race. Ta forme est naturelle; seulement la nature s'est méprise dans sa prodigalité, en donnant à un homme les attributs d'une autre espèce.

ARN. Donne-moi la force du buffle et son pied redoutable lorsqu'à l'approche de son ennemi il fait voler la poussière, ou fais que je possède la longue et patiente agilité du dromadaire, ce vaisseau du désert! — alors je supporterai avec la patience d'un saint tes diaboliques sarcasmes.

L'INC. Je le veux bien.

ARN. (*surpris*). Tu le peux?

L'INC. Peut-être. Que veux-tu encore?

ARN. Tu te moques de moi.

L'INC. Non, certes. Voudrais-je railler celui que tout le monde raille? ce serait un triste divertissement. Pour te parler le langage des hommes (car tu ne peux encore parler le mien), le forestier ne chasse pas le malheureux lapin, mais bien le sanglier, le loup ou le lion, abandonnant le menu gibier au petit bourgeois qui se met en campagne une fois l'an pour approvisionner sa cuisine de ces morceaux vulgaires.

ARN. En ce cas ne perds point ton temps avec moi : je ne t'ai point appelé.

L'INC. Tes pensées ne sont pas éloignées des miennes. Ne me renvoie pas : il n'est pas facile de me rappeler quand on a besoin de moi.

ARN. Que feras-tu pour moi?

L'INC. Je changerai de forme avec toi, si tu veux, puisque la tienne te déplaît, ou je te donnerai celle que tu désireras.

ARN. Oh! alors, tu es certainement le démon; car il est le seul qui puisse consentir à revêtir ma laideur.

L'INC. Je te montrerai les formes les plus belles que le monde ait jamais vues, et tu choisiras.

ARN. A quelle condition?

L'INC. Belle question! il y a une heure tu aurais donné ton âme pour avoir l'extérieur des autres hommes, et maintenant tu hésites quand il s'agit de revêtir la forme des héros!

ARN. Non; je ne veux ni ne dois compromettre mon âme.

L'INC. Quelle est l'âme de quelque valeur qui voudrait habiter une telle carcasse?

ARN. C'est une âme ambitieuse, quelque peu digne d'elle

que soit son logement. Mais fais-moi connaître ton pacte : faut-il signer avec du sang?

L'INC. Pas avec le tien.

ARN. Avec quel sang donc?

L'INC. Nous parlerons de cela plus tard. Mais je ne serai point exigeant avec toi, car je vois en toi de grandes choses. Tu n'auras d'autre engagement que ta volonté, d'autre pacte que tes actions. Es-tu content?

ARN. Je te prends au mot.

L'INC. Commençons donc!

(L'Inconnu s'approche de la source, puis se tourne vers Arnold.)

Un peu de ton sang.

ARN. Pourquoi faire?

L'INC. Pour mêler avec la magie des eaux et rendre le charme efficace.

ARN. (*lui présentant son bras blessé*). Prends-le tout!

L'INC. Pas à présent; quelques gouttes suffiront.

(L'Inconnu prend quelques gouttes du sang d'Arnold dans le creux de sa main, et les jette dans la source.)

« Ombres de la Beauté! ombres de la Puissance! paraissez « à ma voix! Le moment est venu! sortez charmantes et « dociles du fond de cette source, comme le géant enfant « des nuages parcourt la montagne de Hartz [5]. Venez telles « que vous étiez, afin que mes yeux puissent voir dans « l'air le modèle de la forme que je créerai. Apparaissez « brillantes comme Iris quand elle déploie son arc dans les « nues; — tel est son désir (*il montre Arnold*), tel est mon « commandement! démons héroïques. — Démons autrefois « revêtu de la forme du stoïcien ou du sophiste, — ou de « celle de tous les victorieux, depuis l'enfant de la Macé- « doine jusqu'à ces orgueilleux Romains qui ne venaient au « monde que pour détruire! ombres de la Beauté! ombres « de la Puissance! paraissez à ma voix! — Le moment est « venu! »

(Divers fantômes s'élèvent du fond des eaux et passent tour à tour devant l'Inconnu et Arnold.)

ARN. Que vois-je?

L'INC. Le Romain au nez aquilin, aux yeux noirs, qui jamais ne vit son vainqueur, qui jamais ne mit le pied sur un pays sans le ranger aux lois de Rome, tandis que Rome elle-meme se soumit à lui et à tous ceux qui héritèrent de son nom.

ARN. Ce fantôme est chauve; et c'est la beauté que je cherche. Si je pouvais avec ses défauts obtenir aussi sa gloire!

L'INC. Son front fut ombragé de plus de lauriers que de cheveux. Tu vois son aspect; prends ou refuse. Je ne puis te promettre que sa forme; sa gloire sera longtemps un objet d'ambition, et l'on combattra longtemps pour l'obtenir.

ARN. Je veux aussi combattre, mais non en César pour rire. Passons à un autre. Son aspect peut être beau, mais il ne me convient pas.

L'INC. En ce cas, tu es plus difficile que la sœur de Caton, ou la mère de Brutus, ou Cléopâtre à seize ans, âge où l'amour n'est pas moins dans les yeux que dans le cœur. Mais soit. — Ombre, disparais!

(Le fantôme de Jules César s'évanouit.)

ARN. Se peut-il que l'homme qui ébranla la terre sous ses pas ait disparu sans laisser de traces?

L'INC. Tu te trompes : sa substance a laissé après elle assez de tombeaux, assez de calamités et plus de gloire qu'il n'en faut pour éterniser sa mémoire; mais quant à son ombre, elle n'est pas plus que la tienne au soleil; seulement elle est un peu plus haute et plus droite. En voici une autre.

(*Un second fantôme passe.*)

ARN. Quel est celui-ci?

L'INC. Il fut le plus brave et le plus beau des Athéniens. Considère-le bien.

ARN. Il est plus gracieux que le dernier. Comme il est beau [6]!

L'INC. Tel fut le fils de Clinias, à la chevelure bouclée. — Veux-tu revêtir sa forme?

ARN. Plût au ciel qu'elle m'eût été donnée en naissant! Mais puisque j'ai la faculté de choisir, voyons-en d'autres.

(L'ombre d'Alcibiade disparaît.)

L'Inc. Regarde maintenant.

Arn. Quoi! ce satyre trapu, au teint basané, au nez court, aux yeux ronds, avec ses jambes cagneuses, ses larges narines, sa courte taille et sa mine de Silène[7]! J'aime mieux rester ce que je suis.

L'Inc. Et pourtant il fut la perfection terrestre de toute beauté morale et la personnification de toute vertu. Mais tu n'en veux pas?

Arn. Si, avec sa forme, j'avais aussi ce qui faisait compensation! — Non.

L'Inc. Je ne puis te le promettre; mais tu peux essayer et trouver la chose plus facile, soit avec cette forme, soit avec la tienne.

Arn. Non, je ne suis pas né pour la philosophie, quoique j'en aie besoin. Qu'il parte!

L'Inc. Évanouis-toi, buveur de ciguë!

(L'ombre de Socrate disparaît; une autre lui succède.)

Arn. Quel est celui-ci dont la barbe frisée et le mâle aspect rappellent Hercule, si ce n'est que son œil joyeux tient plus de Bacchus que de ce sévère expurgateur de l'empire infernal qu'on nous représente appuyé d'un air triste sur sa massue victorieuse, comme s'il regrettait l'indignité de ceux pour lesquels il a combattu?

L'Inc. C'est celui à qui l'amour fit perdre l'ancien monde.

Arn. Je ne puis le blâmer, car moi j'ai aventuré mon âme, parce que je n'ai pas trouvé ce qu'il préférait à l'empire du monde.

L'Inc. Puisque vous sympathisez en ce point, veux-tu revêtir ses traits?

Arn. Non. Comme tu m'as donné la faculté de choisir, je deviens difficile, ne fût-ce que pour voir des héros que je n'aurais jamais pu voir de ce côté du sombre rivage qu'ils ont quitté pour venir voltiger devant nous.

L'Inc. Va-t'en, triumvir : ta Cléopâtre t'attend.

(L'ombre d'Antoine disparaît; une autre la remplace.)

Arn. Quel est celui-ci, qui a vraiment l'air d'un demi-dieu, jeune et brillant, avec une chevelure dorée et une stature qui, sinon plus haute que celle des humains, a je ne sais quelle grâce immortelle et indicible dont il est revêtu comme le soleil de ses rayons, — un je ne sais quoi qui brille en lui, et qui n'est pourtant que l'éclatante émanation de quelque chose de plus noble encore? Cet être n'était qu'un homme[8]?

L'Inc. Que la terre le dise, s'il reste encore quelques atomes de lui ou de l'or plus solide qui composait son urne.

Arn. Qui était cet homme, la gloire de l'espèce humaine?

L'Inc. La honte de la Grèce pendant la paix, son foudre de guerre dans les combats : — Démétrius le Macédonien et le preneur de villes.

Arn. Voyons d'autres ombres.

L'Inc. (*à l'ombre.*) Retourne dans les bras de Lamia.

(L'ombre de Démétrius Poliorcète s'évanouit; une autre paraît.)

Je trouverai ton affaire, ne crains rien, mon bossu. Si les ombres de ceux qui ont existé ne plaisent point à ton goût délicat, j'animerai, s'il le faut, le marbre idéal jusqu'à ce que j'aie trouvé une enveloppe nouvelle qui convienne à ton âme.

Arn. Mon choix est fait... Je m'en tiens à celui-ci.

L'Inc. Je ne puis que louer ton goût. C'est le divin fils de la Néréide et de Pélée. Regarde ses longs cheveux, voués au fleuve Sperchius, aussi beaux et aussi brillants que les flots d'ambre du riche Pactole, qui roule sur un sable d'or; vois-les briller à travers le cristal de cette source, et onduler comme des fleurs flottantes au souffle de la brise. Tel il était auprès de Polyxène, conduit à l'autel par un amour pur et légitime, contemplant son épouse troyenne pendant que le remords causé par le trépas d'Hector et les pleurs de Priam, se mêlait dans son cœur au sentiment profond de sa tendresse pour la modeste vierge, dont la jeune main tremblait dans celle du meurtrier de son frère. C'est ainsi qu'il était dans le temple : tu le vois tel que le vit la Grèce avant que la flèche de Pâris eût immolé le plus grand de ses fils.

Arn. Je le regarde comme si j'étais son âme, lui dont la forme va bientôt servir d'enveloppe à la mienne.